

### **Question n°1**

Le curé Peiper compare l'Anderer à un miroir et à un envoyé de Dieu (p. 166). Cette remarque est tout à fait juste et nous renvoie à plusieurs aspects du personnage :

- La dimension artistique : comme Brodeck le comprendra plus tard, lors de la soirée de vernissage (chapitre XXXIV), les tableaux peints par l'Anderer sont bel et bien des miroirs renvoyant chacun à son image ; mais cette image est insupportable aux habitants du village, qui vont alors réagir en détruisant les tableaux, puis en brisant l'Anderer, comme on le ferait d'un miroir.
- La métaphore filée qu'il utilise renferme une évidence pour le curé : « ça ne pouvait se terminer que comme cela, Brodeck » (p. 166). Autrement dit, l'image employée permet également de souligner la dimension tragique du personnage (puisque son destin semblait scellé à l'avance).
- La dimension spirituelle, mystique, et même christique du personnage : en tant que miroir et envoyé de Dieu, il se fait prophète destiné au sacrifice. Il semble venir de nulle part avec un âne et un cheval (on pense au bœuf et à l'âne de la Crèche) et tout en lui paraît étrange, aux yeux des habitants. D'ailleurs lorsque, le lendemain du vernissage apocalyptique, Orschwir viendra lui demander s'il a été envoyé par quelqu'un, celui-ci répondra mystérieusement : « Tout dépend de vos croyances, monsieur le Maire, tout dépend de vos croyances, je vous laisse seul juge... » (p. 337)

### **Question n°2**

Brodeck cache son récit contre le ventre d'Emélia, sa femme. Les feuilles sont enveloppées dans une pochette de lin puis nouées autour de son ventre sous sa chemise. Cette cachette est symbolique à plus d'un titre : provenant à la fois du cerveau de Brodeck et du ventre d'Emélia, le récit représente donc l'(autre) enfant que Brodeck n'a pas eu d'Emélia. C'est grâce à ce récit qu'il accouche de sa vie passée par des mots, et la présence d'Emélia est nécessaire pour mener à bien cette opération : elle est la matrice qui rassure et protège. Par le biais du récit, la fusion peut encore exister, entre Brodeck et Emalia ; entre les mots de celui que son passage dans les camps a décharné, et la chair de celle que la bestialité des hommes a rendu muette.

### **Question n°3**

Il suffit sans doute de comparer la fin et le début du roman, pour constater à quel point Brodeck a changé. Pourtant, l'une et l'autre se terminent presque sur la même phrase : « Je m'appelle Brodeck, et je n'y suis pour rien. » Mais, dans un premier temps, Broeck avait peur, il se disait forcé par les autres et éprouvait comme le besoin de se justifier, de se disculper. Il semblait hésiter, avancer à tâtons dans son récit, ne pas trop savoir par où commencer. Il se sentait empêtré, par son histoire, par le village tout entier (Vurtenhau, qui lui donne l'ordre d'écrire le rapport ; Orschwir, et ses conseils lourds de menace ; Göbbler, et son espionnage sournois).

A mesure qu'il écrit, Brodeck se libère de ses peurs et des inhibitions : il s'affranchit progressivement d'Orschwir (p. 135-136); et au chapitre XXXIX, quand il lui remet le récit et lui ordonne de le lire immédiatement), de Göbbler (p. 252-253) et enfin de lui-même. C'est pourquoi, après avoir trouvé les mots lui permettant de se confier et de confesser sa faute, il peut quitter le village l'esprit tranquille, et poursuivre son histoire en écrivant dans son cerveau, là où personne ne pourra plus rien lui prendre, et alors qu'il n'aura plus besoin de le cacher, ni de se cacher (p. 371). Il n'a plus rien à se reprocher, et peut recommencer sa vie.

### **Question n°4**

Le colonel Chabert comme Brodeck sont des personnages au destin peu ordinaire car ils ont connu l'horreur. Le colonel Chabert après avoir fait preuve de la plus grande bravoure durant les guerres napoléoniennes mais qui est mort, il y a plus de dix ans à la bataille d'Eylau. En effet, en 1807, le régiment du colonel eut l'occasion de mener un ultime assaut contre les russes ce qui permit la victoire de Bonaparte. Toutefois, Chabert frappé à la tête par un sabre, coincé sous son cheval, fut déclaré mort. Il fut enterré vivant avec les milliers d'autres victimes de cette sanglante bataille, sous une montagne de cadavres. Lentement, péniblement, il réussit à s'extraire de la masse en décomposition, jusqu'à émerger sur un champ de bataille enneigé et désert. Sauvé par une famille de paysans, il demeura des mois durant entre la vie et la mort « Je suis resté pendant six mois entre la vie et la mort... j'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère ». Tout comme Brodeck, une fois guéri, il résolut de regagner la France et de récupérer son nom et sa

propriété, sa vie. Tout comme Brodeck, qui a le regret d'être né, Chabert s'écrie « je voudrais n'être pas moi ». Ces deux personnages ont éprouvé l'horreur et en sont ressorti blessés à jamais. Seul Brodeck arrivera à panser ses plaies alors que pour Chabert elles resteront visibles et le feront sombrer dans la folie et le vagabondage. Il a été porté atteinte à l'identité de des deux personnages, Brodeck comme Chabert. Le sentiment de différence s'est, alors, ancré en eux « l'égo dans sa pensée n'était plus qu'un objet secondaire ». Ils sont traités en étranger par les autres car ils ne devaient jamais revenir de là où on ne revient pas. Pour cette raison, ils vont souffrir d'une société qui ne veut plus d'eux et qui est complètement corrompue. Tous deux sont alors le miroir de cette corruption.

#### Question n°4

Le personnage est désigné par des termes péjoratifs : « le vieillard », « le singulier client qui l'attendait », « le vieux soldat », « cet homme foudroyé », « l'inconnu », « le pauvre homme ». Pour dénommer le colonel Chabert, les champs lexicaux de la vieillesse, de l'usure et du malheur sont employés. Les ravages de la vieillesse et du temps sont retranscrits ici et mis en relief pour coller à la personne de Chabert de manière réaliste. Cela renforce l'idée de fatalité et d'inéluctable, qui est le propre du personnage romantisme tel que le colonel Chabert. Malgré le titre éponyme, la présentation même du personnage n'a rien du héros et le montre sous un aspect plus réaliste que romantique. Il s'agit tout d'abord d'un vieillard dont on se moque comme le montre le début de la nouvelle quand il entre dans l'étude des notaires. Il est qualifié de « vieillard ; d'inconnu ; homme foudroyé ; pauvre homme... ». Les champs lexicaux qui lui sont associés ne tiennent pas de l'héroïsme. Ils évoquent davantage l'usure, la vieillesse et les malheurs. Le colonel est, toutefois, une victime de la fatalité, à un sort inéluctable qui est propre au personnage romantique. Il inspire par sa physionomie un homme froid, dépourvu de sentiments tant il est brisé par la vie (« l'absence de tout mouvement de corps » ; « de toute chaleur dans le regard » ; « une douleur profonde ». Son corps trahit toute la souffrance endurée. Le narrateur montre par une description précise la cause des malheurs de Chabert et de sa destinée : la blessure sur son crâne : « son crâne horriblement mutilé par une cicatrice transversale, ce crâne fendu était épouvantable à voir ». Tous ces éléments font penser à un personnage qui relève à la fois du tragique mais aussi du pathétique. Or, les héros sont censés se surpasser. Contrairement à Brodeck qui, après un long chemin du pardon pourra renaître « Je marche sans fatigue. Je suis heureux Oui je suis heureux » (p. 374), le colonel Charbert. ne pourra qu'abandonner l'honneur, l'argent, la vie devant la duperie de sa femme. Son geste est imminent romantique car pour ne pas se corrompre, pour ne pas porter atteinte à son honneur, il lui laisse tout et finira dans la plus grande misère.

Autre époque, autre héros : héros romantique certes par sa grandeur d'âme et ses exploits mais il n'a que lui à sauver ce qui ne lui permettra pas d'atteindre le bonheur et de faire partie des héros

#### Question n°5 (informations complémentaires)

La vision du monde que propose *Le Rapport de Brodeck* est une vision pessimiste, où la cruauté et la violence l'emporte sur la générosité et l'innocence, et rejoindre Brodeck lorsqu'il écrit : « J'aurais aimé être tenu loin de la rumeur du monde, mais autour de moi bien des peuples se sont entretués. Bien des pays sont morts et ne sont plus que des noms dans les livres d'Histoire. Certaines en ont dévoré d'autres, les ont éventrés, violés, souillés. Et ce qui est juste n'a pas toujours triomphé de ce qui est sale ». (p. 238)

L'homme y est un loup pour l'homme. Les escargots, malgré leur coquille, se font violemment écraser (par Göbbler), montrant par là qu'il n'y a pas de refuge possible. Les hommes se conduisent comme des porcs (Orschwir), ou comme des chiens (Brodeck) et seuls les animaux sont libres, puisque, comme son nom l'indique, le chien Ohnmeist n'a pas de maître pour le persécuter. Et les papillons riment avec épuration (selon le capitaine Buller) ; et même les renards (autrement dit la ruse, qui permettait à Ulysse de se sortir de tous les dangers) disparaissent mystérieusement, comme s'ils avaient délaissé ce monde en perdition. Selon le curé Peiper, l'homme-égout qui noie son dégoût des hommes dans l'alcool, si l'Anderer était le Messie tant attendu « peut-être que c'était le dernier envoyé de Dieu, avant qu'Il ne ferme boutique et ne jette les clés » (p. 166)

Pourtant, à en croire Philippe Claudel lui-même, dans une interview, *Le Rapport de Brodeck* est avant tout un roman d'amour. Un amour qui permet à un homme de trouver la force de survivre dans les camps, de revenir au village, de garder la foi et l'espérance malgré l'horreur dont a été victime la femme qu'il aime, et de donner tout ce qui lui reste d'amour à l'enfant du viol, tout comme Fédorine l'avait fait pour lui. Ainsi, il s'adresse à Poupchette en lui disant : « je te dis que les plus belles roses viennent parfois dans une terre de sanie. Je te dis que tu es l'aube, le lendemain, tous les lendemains, et que seul compte cela qui fait de toi une promesse. Je te dis que tu es ma chance et mon pardon. Je te dis ma Poupchette, que tu es toute ma vie » (p. 316). Et c'est sur cette promesse que se termine le roman.